

LA SCÈNE SE REJOUÉ CHAQUE ANNÉE. Des années 70 à la fin des années 80. L'aéroport de Moscou. Gris, sale, terrifiant. Deux douanières les repèrent de loin.

«Voilà les Géorgiennes», dit la plus âgée.

La phrase, prononcée en russe, grinçante. Kessané appréhende la suite. On l'attrape par le bras, on la sépare de leur mère et on les entraîne, elle et Tina, dans la pièce sans fenêtre.

«Ce sont des enfants», dit Daredjane, leur mère, en russe, avant que la porte ne se referme.

Un élanement irradie le bras de Kessané. La douanière la relâche. Résister à se masser l'épaule, ne pas lui faire ce plaisir. Sa sœur s'est rapprochée, presque collée. Tina et elle ne se touchent jamais. Pas leur genre. Mais, dans ces circonstances, Kessané voudrait l'enlacer et la serrer. La paralysie la gagne.

Le lecteur trouvera en fin d'ouvrage un glossaire expliquant les mots en italique dans le texte.

© Sabine Wespieser éditeur, 2022

«Regarde leurs jambes, chuchote-t-elle à sa sœur. Les collants soviétiques sont moches, mais leurs mollets sont fins et élégants.

– Leurs jambes ne vont pas avec leurs visages», répond Tina en esquissant le sourire escompté.

Les fillettes se tiennent debout devant les deux femmes. La fouille commence par leurs bagages. Des valises bien rangées comme Daredjane leur a appris à le faire et continue de l'exiger. «À quoi bon?» Pourquoi s'obstiner à plier les vêtements, séparer les chaussures, aligner les affaires de toilette dans la trousse, caler les livres au fond pour les protéger?

Leurs affaires sont éparpillées, jetées à terre. Les *kebatchapouris*, les *tchoutchkelas*, les fromages de brebis empaquetés par Bébia avant leur départ, répandus, les bouteilles de *trémali*, ouvertes. Tina se met à pleurer quand le liquide se déverse sur leurs vêtements. Kessané tremble pour ses livres. Certains ne sont pas autorisés en Union soviétique. La plus jeune des femmes s'empare de Jane Eyre – sûr qu'elle ne connaît pas – et prend un plaisir vicieux à le feuilleter en malmenant chaque page, s'attarde à l'endroit du marque-page. Kessané retient son souffle, une tache de *trémali* se propage sur son passage favori. La douanière termine son manège, balance le livre et se plante devant

les deux sœurs. Sa seconde de gloire. Sadique. Kessané laisse Tina se blottir contre elle et prendre sa main.

«C'est rien, dit-elle à sa sœur, un sale moment à passer. Bientôt on sera dans l'avion pour Paris.»

Elles sont parties de Tbilissi il y a quelques heures. L'escale à Moscou est obligatoire.

«On va le rater, elles le font exprès, dit Tina, j'ai peur que l'avion parte sans nous.

– Vos gueules, les gamines, dit la jeune douanière en russe. Je ne veux plus entendre un mot de français. C'est entendu?»

Sa collègue s'empare du cadeau de Bébia. Sa grand-mère l'avait soigneusement emballé dans du papier. Le paquet est démailloté et apparaît la précieuse assiette du XVIII^e, qui appartenait au service de table de leur arrière-grand-mère. «Chaque été, je t'en offrirai une», avait dit Bébia.

Se composer un masque d'indifférence. La femme finit par reposer l'assiette et s'approche. Kessané sent son haleine lui balayer le visage. Retenir son élan et ne pas remballer. L'assiette est fragile.

«Déshabillez-vous et vite.»

Les deux sœurs s'exécutent en tremblant. Elles posent leurs vêtements sur la chaise, mais les douanières